

Entre fatigue et appel de la vie

Marie-Claude Loiselle

Numéro 151, mars-avril 2011

Serge Giguère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63275ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2011). Entre fatigue et appel de la vie. *24 images*, (151), 3-3.

ENTRE FATIGUE ET APPEL DE LA VIE

Dans un article publié dans le quotidien français *Le Monde* du 22 novembre dernier, le romancier, auteur et compositeur Yves Simon faisait état d'un mal qui se serait peu à peu emparé de la France : la fatigue. Il parle de celle qui a envahi les âmes jusqu'à neutraliser tout désir, celle d'un pays « fatigué de travailler, d'inventer, de créer ». Il a beau attribuer cette défaillance morale à la France, comment ne pas se dire que ce qu'il décrit est fondamentalement un mal occidental et que, s'il atteint certains pays de façon plus aiguë que d'autres, le Québec, à n'en pas douter, occupe sur ce terrain une position prépondérante? Toutefois, on ne manquera évidemment pas de souligner que la chanson au Québec n'a jamais été aussi vivante et prolifique qu'en ce moment, tout comme on fera remarquer que cette fameuse nouvelle vague de jeunes cinéastes dont on fait grand bruit depuis le milieu des années 2000 donne à notre cinématographie un regain de vitalité, en plus d'une reconnaissance internationale qu'elle n'avait pas connue depuis 30 ou 40 ans – comme le rappelle Bruno Dequen dans son texte bilan (p. 34). Cette reconnaissance ne peut qu'être positive, on en convient, d'autant plus qu'elle nous arrive du côté opposé de celui vers lequel tous les regards – du moins institutionnels – étaient tournés, le cinéma d'auteur qui n'a toujours compté que sur de modestes moyens pour exister. Mais ce renouveau ne change rien à ce qui nous préoccupe ici : des voix sont entendues à l'étranger, reconnues comme étant fortes et singulières, qui ne portent pas moins le signe de ce qui afflige notre société tout entière : la fatigue, une sorte de résignation sinon d'indifférence (molle) qui, comme le disait Tchekhov, est une « paralysie de l'âme ».

Il n'est pas facile d'expliquer ce qui m'amène à faire ce constat, qui repose au départ sur un sentiment diffus mais taraudant que notre cinéma est profondément affecté par le climat éteignoir pesant sur notre société qui, elle, se cherche une raison d'être, ne sachant plus ce qui la pousse à exister, à aller de l'avant : travailler, créer, mais pourquoi? Pour faire quoi? Et cela se manifeste de toutes sortes de façons dans notre cinéma, au-delà même de la qualité des œuvres. Que disent de nous tous ces films réunis? Quelle est leur portée symbolique? On pourrait bien sûr analyser les films un à un et apporter quantité de nuances et de précisions, mais demandons-nous seulement ce que quelqu'un ne sachant rien du Québec et qui regarderait la production des cinq dernières années retiendrait de ce qui anime notre société. Devant tous ces films où sont présents maladies, souffrances, deuils, torture, désabusement, ennui, dépression, mutisme, enfermement, solitude, il se dirait certainement que quelque chose ne tourne pas rond dans cette contrée nordique. Loin de moi l'idée de suggérer que nous devrions tâcher de réaliser des œuvres moins sombres, moins pessimistes, leur insuffler plus de légèreté, comme si la création était une question de dosage et de mesure. On sait par ailleurs qu'il y a tout autant de comédies désespérantes que de films graves qui donnent le sentiment d'en sortir grandi et transporté; et c'est avant tout de cela qu'il s'agit. Il n'y a qu'à penser à *Lola* de Brillante Mendoza ou à *Susa* de Rusudan

Pirveli (voir les textes p. 40 et 47 du n° 149) : si sombres que soient les réalités dépeintes dans ces deux réalisations, Manille en proie à la violence et la Géorgie minée par la misère économique, elles portent en elles un souffle vital et sont animées par une grâce qui les élève au-dessus de la trivialité de ce qu'elles décrivent. Le sujet n'y est pour rien et, aussi terrible puisse être ce qu'un film présente, on attend avant tout de lui que l'énergie qui en émane soit plus vaste que ce qu'il contient. Il y a le sujet et il y a la façon de l'éclairer, de le porter.

C'est tout à fait sciemment que je choisis ici de ne pas citer d'exemples ou de contre-exemples venant de notre cinéma – car il y a bien sûr quelques exceptions qui échappent à ce constat –, cherchant avant tout à faire part d'une préoccupation et de questionnements plus généraux. Au-delà de l'intérêt, immédiat ou spontané, qu'on porte à certains films issus entre autres de ce que l'on qualifie de renouveau de notre cinéma, combien possèdent cette énergie, cette force de rayonnement poétique capable d'enrichir de façon durable et profonde notre expérience du monde? Et pourtant, l'histoire du Québec ne manque pas de grands poètes...

Or tous ces films récents où les personnages décident de quitter ce qui les accable, de partir sur la route, ailleurs, peuvent-ils être perçus comme un signe que nous savons, consciemment ou non, que la chape de plomb qui nous retient au sol est insoutenable? Une chose est certaine, c'est que la figure de l'exil, réel ou métaphorique, est intimement liée aux fondements de l'identité québécoise, comme l'ont si bien montré des auteurs comme Gilles Marcotte ou Pierre Nepveu. Elle traverse l'histoire de notre littérature et refait constamment surface, symptôme d'un malaise tenace qu'il est impossible d'ignorer.

Ce qu'on peut espérer au demeurant, c'est que davantage de cinéastes parviendront enfin à se libérer de cette chape de plomb et trouveront l'élan qui leur permettra de gagner un peu de hauteur par rapport à ce qu'ils dépeignent. Les films qui prennent cette hauteur ou qui dégagent quelques percées à l'horizon offrent aux spectateurs la possibilité de perdre pied, d'abandonner leurs repères habituels pour adhérer entièrement à l'espace de liberté que l'œuvre leur fait entrevoir. Si un film comme *Lola* se distingue de tant d'autres, c'est par ses moments de grâce, si simples, comme la fabuleuse séquence des poissons surgissant miraculeusement sous le plancher de la maison pendant que l'on veille le mort, ou la scène qui suit du défilé des barques portant le cercueil sur l'eau. Et si *Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures* d'Apichatpong Weerasethakul est incontestablement une œuvre majeure du cinéma contemporain, c'est qu'elle sait aborder avec une douceur infinie tout à fait propre à ce cinéaste la question du lien entre les vivants et les morts, entre le visible et l'invisible, en nous plongeant entièrement dans l'univers qu'elle suscite au point de nous le faire éprouver de façon presque physique, sans que jamais ne s'épuise le sens de ce qui se révèle à nous. Pour de tels cinéastes, créer, réaliser un film, est un véritable acte d'amour porté par un idéal élevé. Rien de fulgurant, juste un appétit irrépressible de répondre à l'appel de la vie.

Marie-Claude Loisel